

LA FILLE DE MONTPELLIER

- Ah ! Merci d'être venu ! Je sais que vous êtes très pris et j'apprécie beaucoup que vous m'accordiez quelques instants... Asseyez-vous, je vous en prie... Je ne serai pas long. Je voudrais vous demander une immense faveur... Mais avant, et pour que vous compreniez bien mes motivations, il faut que je vous parle de cette rencontre extraordinaire, qui a bouleversé ma vie... Vous savez, quand j'y repense, mon existence s'est déroulée paisiblement durant de nombreuses années, sans grandes difficultés, sans heurts, sans peines et sans véritables joies, non plus. Une petite vie moyenne, des émotions moyennes, un amour moyen... Cela ne laisse pas une impression de vie « bien remplie » quand on arrive à au bout du chemin. En fin de compte, j'ai le sentiment que ma vie n'a été qu'une longue succession d'instant sans saveurs et de chemins sans reliefs... mis à part ces minutes avec Elle.

J'ai grandi dans une banlieue tranquille, à l'ouest de Paris. Mon père était prof de maths et ma mère psychologue. J'ai eu une scolarité sans problème : bon élève, bien encadré par mes parents, tout m'a été facile. J'ai survolé les programmes scolaires jusqu'au lycée. Mon adolescence s'est aussi déroulée sans souci : je n'ai pas fait de véritable crise d'adolescence, j'ai été un jeune facile à vivre pour mes parents. Peut-être un peu trop renfermé sur moi-même, je passais mon temps dans ma chambre, à étudier, je sortais peu. Plus les études devenaient difficiles, plus je travaillais dur et m'accrochais. À la fac, alors que tous mes copains avaient des petites amies et sortaient le soir pour s'amuser, moi je restais seul, cloîtré dans ma chambre, avec mes livres et mon ordinateur. Je ne laissais rien paraître, mais cela me pesait énormément. Moi aussi, j'aurais aimé avoir une copine et sortir... Mais j'étais trop timide, trop complexé pour oser aborder les filles. Quand, parfois, je prenais mon courage à deux mains et essayais d'en inviter une qui me plaisait, j'essuyais toujours un refus. Je n'étais pas le genre de gars qui les intéressait : j'étais trop sérieux, trop coincé, je ne savais pas les faire rire, je n'étais pas assez « baratineur » et je manquais cruellement de confiance en moi... Et vous savez combien il en faut pour séduire une femme ! Alors, sans doute pour combler mon manque affectif, je me suis inventé une petite amie et je la retrouvais toutes les nuits, en rêve. C'était une jeune fille rousse, très jolie, grande et mince, habillée comme une gitane, avec une longue robe qui lui descendait jusqu'aux pieds. Artiste, touche à tout, intello,

sensible et romantique, toujours joyeuse, dans mon imagination elle peignait divinement bien, jouait magnifiquement du piano et adorait la lecture... Elle était « l'éroïne » de mes rêves, si vous voyez ce que je veux dire ! Ces rêves d'amour, ces rêves érotiques, avec elle ont duré plusieurs années. Et puis, un jour, ils ont disparu. Comme ça !

Leur disparition a coïncidé avec l'arrivée de Margaux, en Licence d'informatique. Le professeur d'algorithmique a découpé arbitrairement notre promotion en binômes pour travailler sur les projets, et je me suis retrouvé avec elle. Cela n'a pas été facile au début : Margaux était une jolie brune aux yeux gris, sauvage et rebelle. Habitée à être draguée en permanence, elle se méfiait beaucoup des garçons et avait d'eux une image bien peu flatteuse. Il m'a fallu être très patient pour l'appivoiser, semaine après semaine. Je suis passé par tous ses caprices : elle m'a laissé seul le premier jour de nos travaux pratiques, en prétextant une migraine, elle m'a posé des lapins en bibliothèque alors que nous devions travailler ensemble... Une fois, même, je lui ai apporté les cours et les devoirs à la maison, parce qu'elle était malade, et elle me les a fait passer sous la porte parce qu'elle ne voulait pas que j'entre chez elle. Avec le temps, elle s'est habituée à ma présence. Elle a compris que je ne lui voulais pas de mal. Elle a fini par voir un ami en moi et, à partir de ce moment-là, nous sommes devenus inséparables.

Entre les cours, nous filions en douce pour nous isoler dans la bibliothèque, dans les cafés autour de l'Université, ou sur les bancs des jardins publics. Nous parlions durant des heures, de tout, d'informatique, de sciences, de politique, de nos vies, de nos amours, de nos blessures, de nos espoirs et de nos rêves... Nous nous sommes découvert plein de points communs et nous sommes devenus très proches. Un jour de mai, sur un banc d'un jardin près de la fac, je me suis lancé : la gorge nouée, j'ai saisi sa main. Ce geste l'a beaucoup perturbée. Elle a presque hurlé pour que je la lâche et s'est sauvée, épouvantée. Puis elle est revenue quelques minutes plus tard, alors que j'étais en plein désarroi. Elle s'est excusée. Elle m'a regardé avec tendresse. Elle a repris ma main et, après une longue discussion, nous nous sommes embrassés, timidement.

Margaux a arrêté ses études après sa première année de Master : elle en a eu assez des cours et a cherché un travail. J'ai eu beau lui dire que c'était une bêtise, qu'il ne lui restait qu'une année à faire pour avoir un bon diplôme, mais elle n'a rien voulu entendre. Elle désirait gagner de l'argent, rapidement, pour que nous puissions nous installer ensemble et que je

continue mes études en Doctorat. Elle s'est sacrifiée pour moi. Elle n'a trouvé que des petits boulots, mal payés, et nous n'avons pas pu nous mettre ensemble tout de suite. J'ai poursuivi mes études, comme prévu, j'ai décroché ma Thèse, et j'ai trouvé un poste d'enseignant chercheur dans l'Université où j'ai étudié. Nos revenus étaient maigres au départ, mais nous avons réussi à avoir « notre petit studio à nous » et nous étions heureux. C'était notre nid d'amour. Nous y vivions dans la joie et l'insouciance d'un jeune couple qui débute dans la vie.

Ce n'est que bien plus tard que nous avons acheté un appartement. Cependant, nous n'avons pas eu d'enfant. Margaux n'en voulait pas. Elle disait qu'elle ne se sentait pas prête, que nous ne gagnions pas assez d'argent, que notre appartement était trop petit, que le monde était trop violent... Puis, le temps passant, elle s'est sentie trop âgée pour en avoir. En vérité, elle s'est trouvée des tas d'excuses pour refuser d'admettre qu'elle n'avait pas la fibre maternelle. Et puis... pour avoir un enfant, il aurait fallu que nous eussions des relations sexuelles régulières. Et de ce côté-là, elle faisait le minimum « pour l'hygiène », comme elle disait. Une fois tous les deux ou trois mois... En fait, elle n'aimait pas vraiment cela et se forçait pour me faire plaisir. Elle faisait ce qu'elle pouvait pour me garder et que je n'aille pas voir ailleurs. De mon côté, je souffrais en silence de son manque de désir et du peu d'intimité que nous partagions, mais je ne suis jamais allé voir ailleurs. Je me suis consacré à mon travail pour ne pas y penser.

Notre vie a ronronné ainsi, doucement, pendant des années. Petit à petit, notre amour et nos sentiments se sont émoussés. Nous sommes devenus des colocataires, nous croisant uniquement le matin et le soir, et essayant de faire des choses ensemble le week-end, quand nous ne travaillions pas chacun de notre côté. Et puis, un jour, la quarantaine est arrivée. Et, avec elle, cette pernicieuse petite voix intérieure qui dresse le bilan de votre vie. Pendant les trois années qui ont suivi, elle s'est évertuée à me démontrer que j'étais passé à côté de tout : à côté de mes rêves, de mes aspirations professionnelles et surtout de l'amour ! Nuit après nuit, elle m'a tenu éveillé en faisant défiler mon passé et en pointant du doigt mes erreurs de parcours. *« Tu te souviens de Florence, la jolie petite blonde qui te tournait autour au lycée ? Il aurait été facile de sortir avec elle, mais tu n'as pas voulu parce que tu la jugeais trop libérée, trop fofolle. Toi, tu voulais une fille sérieuse pour faire ta vie avec. Eh bien, tu l'as maintenant... et tu t'emmerdes avec elle. Florence aurait peut-être mis le souk dans ta vie, elle aurait sans doute bouleversé tes petites habitudes, mais tu te serais beaucoup plus*

amusé avec elle et tu aurais fait l'amour plus souvent » Cette petite voix me trompait, car cela n'aurait jamais marché avec Florence, mais peu importe... Elle me parlait de ce qui me manquait, des choses à côté desquelles j'étais passé, et de ce qu'il faudrait que je fasse avant de mourir... Alors, je me suis mis en tête de retrouver Florence, pour voir ce qu'elle était devenue. Et je l'ai retrouvée grâce à Internet. Nous avons pris un verre, un soir après le boulot. Nous nous sommes raconté nos vies depuis le lycée puis nous nous sommes quittés déçus de ne pas avoir retrouvé la jeune fille, ou le jeune homme, dont nous avions gardé le souvenir. Le temps avait fait son œuvre. Cette rencontre m'a cependant fait réaliser pourquoi j'avais choisi Margaux : elle m'offrait la vie de couple qui correspondait au modèle que j'avais toujours eu sous les yeux, celui de mes parents. Deux intellos casaniers qui vivaient de manière indépendante et qui ne s'éclataient pas beaucoup dans leur vie. Mais ce n'était pas ce qui me correspondait vraiment. Florence, elle, avait fait vibrer cette partie tapie au fond de moi que je ne connaissais pas, cet homme passionné, amoureux, un peu déluré, épicurien et peut-être même libertin. Au plus profond de ma chair, il y avait un autre « moi » qui étouffait depuis des années et qui ne demandait qu'à sortir.

Alors, pendant trois ans, la petite voix a persévéré dans son travail de sape. Elle a tout remis en cause : ma personnalité, mes goûts, mes choix, mon travail, mon couple... le sens même de ma vie. « *Il te reste trente ou quarante ans à vivre. Que veux-tu faire de ce temps qui file si vite ? Continuer comme ça et passer à côté de ta vie ? Ne serait-il pas temps de te libérer de tes chaînes ? D'écouter celui qui crie au fond de toi ? De vivre la vie dont tu as toujours rêvé et de trouver une femme qui te corresponde vraiment ? Ne serait-il pas temps de prendre enfin les rênes de ton existence ?* » J'ai réalisé que j'étais coincé entre mes aspirations et la réalité, entre ce que j'imaginai être et ce que j'étais... J'ai fait une dépression. La crise de la quarantaine, c'est comme une bombe qui implose dans votre cerveau et qui y ravage tout. C'est une sorte de seconde crise d'adolescence, mais en bien plus profond, car on ne s'oppose plus à ses parents mais à soi-même. Je me suis révolté contre ce que j'étais devenu, contre mes choix, contre ma vie. J'ai rejeté en bloc tout ce que j'avais construit. Je me suis éloigné de Margaux et de mes amis. Je me suis replié sur moi-même et j'ai fait un voyage en enfer. J'ai commencé à sortir seul le soir, à traîner dans des nightclubs et à fréquenter des gens louches. J'ai goûté à la drogue, à l'alcool, aux prostituées, aux clubs échangistes... J'ai exploré mon côté sombre et je me suis perdu.

Margaux ne me reconnaissait plus. J'étais devenu un autre. Distant et agressif, je la repoussais brutalement quand elle essayait de discuter et de me raisonner. Je découchais, je rentrais saoul au petit matin, dans les parfums d'une autre. On se disputait tous les jours... Je lui ai fait payer mon mal-être, mon manque de courage, les mauvais choix que j'avais faits... Elle n'y était pour rien, mais c'est sur elle que j'ai déversé toute ma rancœur et mon désespoir. Les reproches ont fusé, on s'est dit tout le mal que l'on pensait l'un de l'autre, sans ménagement. La plupart de nos mots ont dépassé nos pensées, mais on les a dits quand même... Cela a tout brisé. Un soir, j'ai trouvé un mot collé sur le réfrigérateur « Je sors avec mes copines, je rentrerai peut-être demain matin ou jamais ». Quelques semaines plus tard, j'ai trouvé les armoires vides, le compte à moitié liquidé et un mot sur la table : « Ne cherche plus à me revoir, je refais ma vie. Adieu ! »

J'ai foutu ma vie en l'air, car ma vie c'était Margaux. La seule personne qui m'a vraiment aimé, soutenu et qui s'est sacrifiée pour moi. Je ne l'ai pas compris à ce moment-là. Je n'ai pas voulu le voir. Je me suis laissé duper par cette saleté de voix intérieure et j'ai fait le pire choix de ma vie... J'ai vécu seul, ensuite, jusqu'à aujourd'hui. Oh, j'ai bien eu quelques aventures, des relations qui ont parfois duré quelques mois, mais personne n'a jamais pu remplacer Margaux.

Elle partie, la jeune fille rousse qui hantait mes songes d'adolescent est revenue me visiter. Elle était là presque toutes les nuits. On se promenait dans lieux incroyables, main dans la main, on parlait, on se dévorait des yeux et on faisait l'amour dans des endroits isolés ou sur des plages paradisiaques. Elle était mon âme sœur, mon amie et mon amante parfaite. Une jeune femme idéale auprès de laquelle je me sentais bien et je pansais mes blessures. Toujours de bonne humeur, douce, romantique et sensible, elle était un mélange étonnant de femme mûre et de petite fille : à la fois grave et responsable, et tout autant légère et coquine. Artiste rêveuse avec les pieds sur terre, maîtresse passionnée et amie indéfectible, véritable pilier qui me soutenait moralement et petite âme fragile qui avait besoin d'amour et de protection... Elle était un pur fantôme tiré de mon imagination, mais elle me semblait si réelle que j'attendais chaque nuit avec impatience pour la retrouver.

Ah, quel vilain rêve que celui-là, en réalité ! Car, depuis mon adolescence, le souvenir de cette fille m'a habité en permanence et m'a empêché d'aimer réellement une autre femme. Combien de fois me suis-je retourné sur des cheveux roux, croisés au hasard d'une rue, en me

demandant : « Et si c'était elle ? » Mais cela ne pouvait pas être elle, car elle n'existait pas. À la quarantaine, j'ai laissé mes démons et mes fantômes s'emparer de moi : j'ai rejeté Margaux parce qu'elle n'était pas comme cette fille. Mais aucune femme ne peut être comme cette fille car c'est un fantôme. Et aucune femme n'arrivera jamais à supplanter ce fantôme dans mon cœur. Voilà mon plus grand malheur !

J'ai cinquante ans aujourd'hui... Eh, oui ! Je fête mon anniversaire ce soir ! Quelle ironie ! N'est-ce pas ? Je dresse, devant vous, un bilan bien noir et bien amer de ma vie, mais, au milieu de toutes mes erreurs, et de tous mes errements, j'ai eu un moment de grâce divine que je n'oublierai jamais... Une rencontre... Il y a six mois de cela. Elle a totalement bouleversé ma vision de la vie et le regard que je porte sur la réalité de notre monde... Croyez-vous à la connexion de deux âmes ? Croyez-vous à la réincarnation ? Aux souvenirs d'une vie antérieure ? Être chercheur au CNRS et travailler sur le fonctionnement du cerveau n'aide pas à croire à ces choses-là. On dissèque des cervelles, on analyse les connexions des neurones, on essaye de localiser les zones de la parole, des souvenirs, de la vision... On arrive à reproduire les fonctionnements inductifs et déductifs de notre pensée dans des logiciels qu'on appelle pompeusement des « réseaux de neurones », mais plus on en apprend sur le fonctionnement chimique et électrique de cet organe fascinant, moins on comprend ce qui fait notre personnalité, nos choix, notre « âme »...

L'intelligence artificielle est un domaine passionnant ! Depuis plusieurs années, vous le savez, je me consacre à l'apprentissage et à la décision. J'étudie la manière dont les êtres humains apprennent, mémorisent, combinent les informations et utilisent leurs connaissances pour résoudre des problèmes, prendre des décisions. Je travaille avec des doctorants sympas et passionnés également. Ensemble nous essayons de retranscrire les mécanismes cognitifs humains dans nos ordinateurs afin qu'ils puissent apprendre par eux-mêmes, répondre à des questions et résoudre des problèmes de plus en plus complexes. Soit tout seul, soit en échangeant leurs connaissances par Internet avec d'autres machines, pour apprendre plus vite. Nos travaux sont essentiels pour les moteurs de recherche et la robotique de demain. Pour ces recherches, je travaille avec le laboratoire de l'Université de Montpellier 2, spécialisé dans l'apprentissage et la résolution de problèmes, et c'est pour cela que je fais régulièrement la navette entre la Capitale et le sud de la France.

À raison d'un à deux voyages par mois à Montpellier, j'ai fini par connaître la Gare de Lyon comme ma poche. Je peux la traverser les yeux fermés. Il y a longtemps que je ne fais plus attention aux palmiers, aux panneaux publicitaires, ni aux gens qui se croisent en tous sens. Je sors par les escaliers du métro, je fonce tout droit vers le panneau d'affichage des départs, je repère le quai du train de 7h20 et je monte dedans. S'en suit un voyage ennuyeux de trois heures et demie durant lesquelles je lis, je dors, j'écoute de la musique, je travaille... ou je m'amuse à observer les gens, pour deviner qui ils sont et où ils vont... Bref, je fais passer le temps...

À ce propos, avez-vous déjà remarqué que les femmes, dans les gares et les aéroports, semblent beaucoup plus belles et plus attirantes que celles que l'on croise tous les jours dans la rue ? Connaissez-vous ce phénomène étrange ? Ah ! Vous souriez ! Vous connaissez cela aussi, n'est-ce pas ? Pourquoi nous semblent-elles plus désirables dans ces lieux de départ qu'ailleurs ? Sont-elles mieux habillées, mieux maquillées, parce qu'elles voyagent ? Est-ce le fait de trainer derrière elle une valise qui les rend plus sexy ? En fait, je crois qu'elles nous semblent plus attirantes parce qu'elles sont empreintes de mystère, qu'elles partent vers une destination inconnue, qu'elles cachent peut-être un secret, ou qu'elles vont rejoindre un amant en cachette... Unetelle, vêtue d'un tailleur beige et discutant avec un collègue de travail, est agitée, ses sourires sont crispés. Elle veut donner l'impression qu'elle est à l'aise et en confiance, mais elle est stressée. Elle se rend, sans doute, à un rendez-vous d'affaires important chez un client. Telle autre porte une robe longue grise et une veste noire sur ses épaules, elle affiche un visage fermé et soucieux. Elle se rend peut-être chez un parent malade. Celle-ci, en jean et en pull angora, sourit bêtement en parlant à un inconnu au téléphone. Ses yeux brillent, elle sautille en marchant, elle va certainement retrouver son amoureux et lui dit qu'elle part bientôt... Oui, les gares et les aéroports sont des lieux où l'on croise d'autres vies et où l'on se rend compte qu'il y a une multitude de destins sur cette terre. Autant de vies et de destins que de personnes. Cela donne le vertige quand on y pense...

Donc, disais-je, ce jour-là je traversai la Gare de Lyon en me dirigeant vers le tableau des départs pour chercher le quai du TGV de 7h20. C'était le lundi 15 septembre, je m'en souviens parfaitement. Le ciel était couvert, il y avait un petit vent insistant, mais il faisait encore très doux. J'avançais vers le panneau des départs quand mon attention fut attirée par un étrange rayon de soleil qui transperça les nuages et la verrière pour illuminer, à quelques dizaines de mètres sur ma gauche, un petit coin tranquille et dégagé du hall de la gare. Au

centre du cercle de lumière, une jeune femme lisait paisiblement, assise sur sa valise. Immobile, elle était absorbée par sa lecture et ne semblait pas dérangée par les annonces des haut-parleurs ni par les gens qui allaient en tous sens. Quelle vision magnifique ! C'était comme si, au milieu de la grisaille et de la laideur de la terre, Dieu avait percé un trou dans la couche de nuages pour apporter sa lumière et sa protection à cette créature paisible et solitaire, perdue au milieu du monde moderne agité.

Je ne vis pas son visage. Il était dissimulé par de longues mèches bouclées qui pendaient tout autour de sa tête inclinée. Je fus, par contre, très troublé par les reflets roux de sa chevelure : un roux chaud et luisant, qui tirait légèrement vers le châtain. Une couleur peu courante qui me rappela la jeune fille de mes rêves. Elle portait une ample et longue robe patchwork, en velours beige et vert, qui se terminait au cou et aux poignets par de la dentelle jaunie. Ses pieds dépassaient à peine de dessous sa robe mais l'on devinait qu'elle portait des chaussons de danse, ou des espadrilles, blancs, aux bouts salis, et un peu usés. Qui sait pourquoi, la pensée qui me vint en l'observant fut « une marquise-gitane » : elle était une femme distinguée, délicate, fine et pleine de grâce, vêtue de haillons usés et rapiécés, assise négligemment sur une valise fatiguée d'avoir trop voyagé. Je suis resté un long moment à l'observer. J'étais comme fasciné par cette image romantique et hors du temps d'une jeune femme tout droit sortie d'une aquarelle de Marie Laurencin qui lisait paisiblement au milieu du vacarme et de l'agitation de la gare. Qui était-elle ? Où allait-elle ? Je n'en avais aucune idée. J'aurais aimé faire sa connaissance, lui parler, découvrir son univers... J'étais étrangement attiré vers elle. Comme envouté par le charme qui émanait de sa personne et profondément troublé par quelque chose que je n'arrivais pas à identifier. Lorsque le rayon de soleil disparut, elle émergea de sa lecture et sembla reprendre vie. Elle redressa lentement la tête, regarda tableau des départs puis, d'un seul mouvement, referma son livre, se redressa, prit sa valise et disparut au loin dans la foule. Je la suivis du regard un instant puis, après un rapide coup d'œil au tableau des départs, je me mis en quête de mon TGV, un peu hagard et perturbé par cette vision encore présente dans mon esprit.

Une fois dans le train, je me faufilai entre les sièges pour rejoindre ma place, je hissai ma valise dans le porte-bagage et m'installai avec mon journal en attendant le départ. Tensions politiques, guerres, attentats, montée du fascisme, pollution, manifestations, espionnage, piratages informatiques, détournement de fonds, meurtres, arnaques, accidents de la route... chaque jour, le journal regorgeait des mêmes informations déprimantes. C'était sans doute

pour fuir la laideur de ce monde et la bêtise humaine que je m'étais réfugié dans l'intelligence artificielle... Imaginez un monde sans haine et sans violence ! Dirigé par un cerveau électronique pur et juste. Peut-être qu'un jour, les robots pourront nous apprendre la tolérance et la vie en société. Ils nous remplaceront dans toutes nos décisions et s'occuperont de nous. Ce sera alors un monde de loisirs et de culture pour les humains. Les robots feront peut-être disparaître les guerres et les crimes... Oui, je sais, c'est un scénario digne d'Isaac Asimov ! Mais on peut y travailler ! Malheureusement, je crains que les militaires ne soient déjà en train d'en faire des machines de guerre qui finiront, un jour ou l'autre, par tous nous tuer... Oh, mais pardon ! Je digresse encore. Je reviens à mon histoire...

Donc, le train démarra à l'heure dite. Les passagers n'étaient pas encore tous installés. Quelqu'un, derrière moi, pestait parce que sa place était occupée par un autre, puis se rendait compte qu'il était dans le mauvais wagon. Quelqu'un d'autre glissa sa valise dans le porte-bagage au-dessus de ma tête et se laissa tomber dans le fauteuil en face de moi. Par curiosité, ou par respect pour mon compagnon de voyage, je baissai un coin de mon journal pour le voir et le saluer... et c'est alors que mon cœur s'arrêta de battre. C'était elle... la « marquise-gitane »... Assise en face de moi ! Elle répondit à mon timide bonjour par un sourire de politesse, puis ouvrit son livre et se replongea immédiatement dedans. De mon côté, je redressai mon journal et me cachai derrière pour masquer mon trouble et la très probable rougeur de mes joues. J'étais comme pétrifié. Incapable de bouger ou de lire la moindre ligne d'un article. Cela dura un bon moment. Enfin, je me décidai à replier les nouvelles et à dissimuler ma gêne en regardant par la fenêtre. En réalité, je ne regardai pas dehors, mais j'observais son reflet dans la vitre. Je n'osais pas la regarder en face, de peur de l'importuner et qu'elle décide de changer de place. Le temps s'écoula. Dehors, les immeubles laissèrent place aux champs et le TGV prit de la vitesse.

Paisible, immobile et absorbée par sa lecture, elle ne prêtait aucune attention au paysage, ni à ma présence ou à celle des autres passagers. Elle ne semblait pas, non plus, dérangée par les enfants qui piaillaient au fond du wagon. Elle lisait, la tête légèrement penchée vers la gauche. Il n'y avait guère que ses yeux qui allaient et venaient au fil des lignes de son livre. Non... Sa poitrine aussi bougeait. Elle se soulevait et s'abaissait au rythme lent de sa respiration. Bien douce poitrine, à en juger par son décolleté... Je lâchais enfin son reflet dans la vitre pour l'observer directement. Les néons du train accentuaient les reflets cuivrés dans les longues boucles de ses cheveux. La peau blanche et délicate de son visage était rehaussée, ici et là, de

petites taches de rousseur. Dans son cou, fin et gracieux, je regardais palpiter sa vie et sa jeunesse, au gré des battements de son cœur. Des yeux, je caressais l'ovale presque parfait de son visage, terminé par un petit menton plat qui lui conférait un air incisif et déterminé. Son nez effilé et pointu indiquait un esprit affuté et malin. Enfin, sa bouche pulpeuse et le repli charnu de sa lèvre inférieure laissaient entrevoir une sensualité gourmande. J'étais tout émoustillé de la voir ainsi, en chair et en os, en face de moi. Je n'en revenais pas : c'était bien elle ! Et elle était comme dans mes rêves.

Le passage qu'elle lisait devait être passionnant, peut-être même sensuel ou érotique, car elle enroula et déroula distraitemment une de ses mèches rousses autour de son index plusieurs fois. Ce geste, elle le faisait souvent dans mes songes, lorsque nous discussions ensemble. Je n'avais aucun doute... c'était elle. Mais comment était-ce possible ? Comment avais-je pu rêver de cette jeune femme, et partager mes nuits avec elle, sans la connaître ? C'était inconcevable ! Et pourtant... elle était bien là. Je devais lui parler pour en avoir le cœur net. Mais comment engager la conversation ? Elle ne semblait pas avoir partagé mes aventures nocturnes, sinon elle m'aurait reconnu également. Je ne me sentais pas le courage de l'interrompre dans sa lecture pour lui parler de mes songes, elle allait me prendre pour un dragueur ou pour fou furieux... Je voulais, plus que tout, lui parler mais pas l'effrayer. Mon cœur battait à tout rompre dans ma poitrine, ma bouche était sèche. L'instant était critique. Dans un peu plus de deux heures, elle descendrait de ce train et je ne la reverrais plus jamais, il fallait que je tente quelque chose maintenant. Il fallait que j'engage la conversation.

Je passais rapidement en revue ce que je savais d'elle, son caractère, ses goûts et ses habitudes, pour me rassurer et trouver un sujet qui capte son attention. Je n'en vis qu'un : la littérature russe. Elle l'adorait. Ce livre, qu'elle tenait religieusement entre ses mains, était relié avec une couverture en cuir. Il devait bien comporter un millier de pages, à vue nez, toutes cousues à l'ancienne. C'était probablement une édition originale, empruntée dans une bibliothèque. Un livre rare et cher. Peut-être d'un auteur russe ? Elle tourna délicatement une page et cette petite distraction la fit émerger un bref instant de sa lecture. Elle sentit mon regard posé sur elle et jeta un coup d'œil en ma direction, mais replongea immédiatement dans son ouvrage. Je profitai de cette opportunité pour me lancer, la boule au ventre :

- Pardon mademoiselle, c'est un très beau livre que vous tenez-là ! Une édition originale ? Je peux vous demander ce que vous lisez ?

Elle releva la tête et me jaugea d'un seul regard. Elle fronça les sourcils, probablement à cause de l'interruption que je lui imposais, et me répondit droits dans les yeux :

- Anna Karenine.
- Ah ! Léon Tolstoï ! Vous aimez ?
- Oui.

Elle m'observa avec méfiance.

- C'est un de mes auteurs favoris, avec Fédor Dostoïevski... Les Frères Karamazov, Crime et Châtiment...
- L'idiot...
- Oui, aussi !

Sa remarque me mit mal à l'aise. Je rougis.

- Oui... Vous avez raison... L'idiot, c'est moi en ce moment ! Pardon, je ne voulais pas vous déranger dans votre lecture...

Et merde ! Je venais de clore cette conversation le plus stupidement du monde. Fort heureusement, elle relança :

- Vous êtes un spécialiste de la littérature russe ? Me demanda-t-elle, soudainement intéressée.
- Non ! Un simple amateur... J'adore les auteurs russes. J'aime beaucoup le romantisme de cette époque, l'élégance et les belles manières de la bourgeoisie, le contraste avec la rustrerie du peuple qui vit dans la misère... J'aime les aventures humaines qu'ils racontent, la puissance de leurs personnages, la violence et l'intensité des sentiments...
- Moi, c'est la manière dont son décrites les femmes de l'époque qui m'intéresse : leurs vies, leurs passions, leurs engagements, leurs forces et leurs faiblesses, leur émancipation, et leur soif d'égalité avec les hommes.
- Ah, oui ?

Je dus faire une mine stupide, car elle sourit :

- Je fais une thèse en littérature sur la manière dont les femmes sont décrites dans les ouvrages du dix-neuvième siècle, sur leur émancipation romanesque qui a conduit plus tard à leur libération réelle. C'est à cette période, et pour la première fois dans l'histoire de la littérature, que des femmes deviennent des héroïnes de roman : elles sont généralement aisées, assez indépendantes, vivent intensément, se donnent à fond dans leurs passions, usent de leurs charmes pour manipuler les hommes, brûlent d'amour, se désespèrent, se suicident... Elles s'affranchissent des regards de la

société, bouleversent les codes, et deviennent les égales des hommes... enfin dans les romans. Car dans la vraie vie ce n'était pas encore ça. Mais cela a marqué le début d'une ère nouvelle pour les femmes. Et cela a commencé dans ces romans !

- Eh bien ! On voit que c'est un sujet qui vous passionne ! Et vous faites votre thèse où ?
- À Paul-Valéry... À l'Université Montpellier III.

Un ange passa. Je ne sus que dire pour relancer la conversation. Je lui souris bêtement. Elle me regarda d'un air compatissant puis replongea dans son livre. J'aurais voulu prolonger cette conversation, en savoir plus sur elle, mais cela aurait ressemblé à un interrogatoire. Je préfèrai en rester là, pour le moment, et chercher un autre sujet d'accroche plus tard.

Le temps s'écoula. Dehors les bosquets défilaient à grande vitesse. Des nappes de brouillard planaient encore au-dessus de quelques vallons. Les villages s'éveillaient doucement. Je pris mon baladeur et mis les écouteurs pour passer le temps. Elle leva les yeux vers moi, puis les rabassa aussitôt avec un petit rictus d'agacement. Je baissai le volume. Tout en écoutant David Bowie, je redéroulais mentalement de notre discussion. Dans mes rêves, elle ne m'avait pas raconté ce qu'elle faisait et je ne l'avais jamais entendu parler. Sa voix était chaude et douce, sensuelle comme de la soie, et en même temps dynamique et passionnée, ponctuée de petites notes mélodieuses. Une voix de jeune fille qui, je ne sais pourquoi, enflammait mon cœur et mon âme. Du coin de l'œil, je l'observais discrètement : c'était une femme, une très belle femme même, à l'aise et sûre d'elle, mais les traits de l'enfance ne s'étaient pas totalement effacés de son doux visage. Il émanait d'elle une douceur et un classicisme étonnants qui se mêlaient de manière indescriptible à une modernité et une force de caractère bien palpable quand elle parlait. Plus je la regardais, plus j'étais certain que c'était elle. La situation était cocasse : j'étais en face d'une parfaite inconnue avec qui je partageais une intimité amicale et sensuelle toutes les nuits.

Dans ma longue vie, il m'est arrivé parfois de faire des songes prémonitoires, de rêver à des choses qui se sont produites quelques mois, ou quelques années, plus tard. Même si mes rêves n'étaient pas toujours très clairs, je me souvenais précisément de ceux-là et, le moment venu, je revoyais ces rêves se dérouler devant moi en même temps que la réalité. J'en ai parlé quelques fois à des amis et confrères cogniticiens, médecins ou psychologues, mais tous m'ont dit qu'il ne s'agissait que d'un sentiment de « déjà vu » : l'étrange impression d'être au

cœur de l'action tout étant en retrait par rapport à celle-ci et de la voir se dérouler devant nous. C'est un peu comme si le cerveau avait la capacité de vivre deux moments décalés de quelques secondes : il y a la partie du cerveau qui voit l'action se dérouler à l'instant même, et la partie qui ressent l'action, l'analyse et l'appréhende avec un peu de retard. C'est ce qui donne le sentiment qu'elle s'est déjà déroulée.

Mais dans mon cas, ce n'était pas cela. J'avais rêvé d'une jeune femme qui avait des caractéristiques bien précises : dans mes rêves, elle était rousse, grande et mince, aimait les livres, les auteurs russes, et jouait du piano. Elle me jouait des airs classiques, romantiques, et je passais mes nuits à l'écouter en la dévorant des yeux... Le piano... Il fallait que je sache ! J'hésitai un long moment, puis me décidai enfin. J'ôtai mes écouteurs :

- Vous jouez du piano ?

Elle releva le nez de son livre et sembla décontenancée par ma question :

- Euh... Oui... J'en joue depuis l'âge de sept ans. Pourquoi ?
- Vous jouez du Satie ? Du Debussy ? Du Chopin ?
- Oui, ce sont mes compositeurs favoris, avec Liszt et Mozart.
- Vous adorez les Gymnopédies de Satie, n'est-ce pas ?
- Oui... Je les joue souvent...

Elle semblait inquiète, sur ses gardes, et en même temps piquée au vif, curieuse.

- Je suppose que vous n'aimez pas le café.
- Non, en effet...
- Je peux vous offrir un thé, alors ? Un thé au jasmin, s'il y en a au wagon-bar.

Elle fronça ses sourcils et me dévisagea longuement. J'eus le sentiment qu'elle mettait mon âme à nue, comme le font les femmes quand elles vous jaugent d'un seul regard. Elle estima sans doute qu'il n'y avait pas de danger, ou bien que j'étais un type très étrange et qu'elle voulait en savoir, car elle accepta mon invitation. Elle prit son sac, son livre, et me suivit dans le couloir en direction de la voiture-bar.

Je commandais pour elle un thé au jasmin, avec une goutte de lait. Cela la fit grimacer. Elle me demanda comment je savais que c'était ainsi qu'elle prenait son thé. En guise de réponse je lui proposai un petit jeu : chacun essaye de deviner des choses sur l'autre. Je commençai :

- Vous habitez Montpellier !
- Trop facile ! J'y étudie toute l'année.

- Oui, et vous montez de temps en temps à Paris pour voir votre meilleure amie.
- Pas mal... À moi maintenant : vous êtes prof.
- Oui... mais pas seulement.
- Prof et chercheur... un enseignant chercheur pour être précis !
- Oui, quelle discipline ?
- Je dirai... Elle regarda ma façon de m'habiller ... en électronique ?
- Presque ! Informatique ! Enfin, en intelligence artificielle pour être plus précis. À moi : vos parents habitent près de Blois, vous y avez passé presque toute votre enfance.

Son sourire se glaça :

- Comment savez-vous cela ?

Je fus très embarrassé pour répondre, puis je me souvins d'un détail :

- Le marque-page, dans votre livre, provient de la boutique du château.
- Très observateur !
- À vous de deviner quelque chose sur moi, maintenant.
- Bon...alors... Vous allez à Montpellier pour travailler... Je dirai que vous allez à la Fac de Montpellier II.
- Facile ! Je vous ai dit que je travaillais dans l'intelligence artificielle, il suffit de connaître à peu près les enseignements des trois facs... Bon... À moi maintenant !

Je réfléchis un instant. Je souhaitais attirer son attention, éveiller sa curiosité, en révélant quelque chose d'intime... Je me souvins alors d'une image, dans un de mes rêves, où elle courait nue dans un champ de maïs inondé de soleil, un garçon à ses trousses. Elle riait. Cette vision n'était accrochée à aucune histoire précise, mais, pour moi, elle n'avait qu'une signification possible. Je tentai un coup de bluff :

- Vous avez perdu votre virginité à 16 ans. Cela s'est passé au beau milieu d'un champ de maïs, un jour de grand soleil... sans doute en juin, après la fin de l'année scolaire.

Elle devint blême. Son visage se figea. Dans ses yeux, je lus de la peur durant un instant, vite remplacée par de la colère. Elle tenta de contenir son émotion et me lança au visage :

- Stop ! Je ne joue plus, là ! Qui êtes-vous ? Comment savez-vous cela sur moi ?
- Si je vous le disais, vous ne me croiriez pas.
- Essayez quand même ! Pour voir... Son ton était sec et tranchant.

- Et bien... Je fais très souvent des rêves dans lesquels je suis avec une jeune femme, rousse, grande, mince... Elle est pianiste et aime la littérature russe. J'ai vu beaucoup de choses sur elle, sur sa vie, et nous avons parlé de plein de sujets ensemble. Je l'ai écoutée jouer du Satie, j'ai découvert qu'elle aimait le thé au jasmin avec une touche de lait, je l'ai vue petite tenant la main d'un homme, sans doute son père, dans la cour d'un château. J'ai découvert plus tard que c'était celui de Blois. J'ai vu toute sa vie, je sais presque tout d'elle... et elle... c'est dingue... mais c'est vous !

À son regard, je vis qu'elle ne me croyait pas. Elle me prit sans doute pour un dragueur, car elle me lança enfin, sur un ton ironique :

- Effectivement, j'ai fait l'amour pour la première fois à 16 ans et, comme beaucoup de jeunes, je l'ai fait dehors, car chez moi ou chez lui c'était impossible. Vous êtes doué ! Très observateur, fin psychologue, et vous avez aussi beaucoup de chance ! Vous êtes mentaliste ? Oui, c'est ça ! On m'en a fait des sketches pour me draguer, des drôles, des curieux, des détestables, des mignons... mais le coup du mentaliste, jamais ! Très troublant !
- Je vous assure que je ne vous drague pas et que je ne suis pas mentaliste. Je vous ai dit la vérité.

Elle resta perplexe :

- Si vous avez vraiment rêvé de moi, vous devriez savoir comment s'appelait mon premier petit ami, celui avec qui j'ai fait l'amour dans ce champ.
- Cédric. Vous avez crié son nom, en courant dans ce champ.

Sous le coup de l'émotion, elle devint livide et s'appuya au comptoir. Mais elle reprit ses esprits rapidement et fronça de nouveau les sourcils. Elle cherchait une réponse au fond de son esprit, une explication à tout cela. Elle ne me croyait pas, c'était évident. Puis, tout à coup, son regard s'enflamma et elle explosa :

- Vous êtes un ami de mon père ! C'est bien ça ? Il vous a envoyé pour que vous me convainquiez de lui parler, ou de le revoir. C'est bien son style ! Il est tellement lâche ! Il n'a pas le courage de parler face à face avec sa fille chérie ? Et bien, vous pourrez lui dire que c'était une idée totalement conne ! Qu'il n'avait qu'à venir lui-même, au lieu d'envoyer un ami pour tenter de me manipuler ! Vous lui direz que c'est un salaud, qu'il n'avait qu'à bien se comporter avec ma mère et moi, à l'époque. Maintenant, c'est trop tard ! Je ne veux plus le revoir. Et puis... votre... numéro...

de... cirque... là, c'est minable ! Petit ! Mesquin ! Il vous a tout raconté sur moi pour que vous puissiez m'aborder et attiser ma curiosité... Et c'était quoi l'étape suivante ? Me toucher avec des souvenirs de mon enfance, quand il était encore là ? C'est sordide ! Adieu, M^ossieur le mentaliste ! Saluez bien mon connard de père !

Dans un mouvement brusque et théâtral, elle se retourna et traversa la voiture-bar à grandes enjambées, puis elle disparut derrière la porte qui séparait les wagons. Je restai là, seul et idiot, sous le regard des autres voyageurs qui n'avaient entendu que la fin de notre discussion.

Ainsi, elle était en froid avec son père. Je n'avais jamais vu cela dans mes rêves. En fait, je me rendis compte que je ne savais pas grand-chose d'elle, contrairement à ce que je croyais. Je ne connaissais même pas son prénom ! Je bus distraitemment mon café en me demandant comment j'allai pouvoir reprendre ma place en face d'elle. La fin du voyage allait être tendue, plutôt difficile. Il fallait probablement mieux que je change de siège. Je traversai les wagons en titubant à chaque mouvement du train et arrivai enfin à ma place. Elle n'était plus là. Sa valise avait disparu. Je m'assis à ma place, désespéré, et regardai défiler le paysage dehors pour ne pas voir le siège vide en face de moi. Même si cela aurait été difficile, je crois que j'aurais préféré l'avoir en face de moi et tout tenter pour rattraper le coup. Ce siège vide était le signe de mon échec et de l'unique chance que j'avais laissée passer. Pendant toutes ces années, j'avais partagé mes nuits avec cette fille, je l'avais aimée de tout mon cœur comme un homme peut le faire, mais aussi comme un père, un frère, ou un ami fidèle. Elle avait comblé ma solitude et rempli mon cœur. Je la croyais imaginaire et je l'avais finalement rencontrée, en chair et en os. Nous aurions pu sympathiser, devenir amis, voire nous aimer comme dans mes rêves... Mais là, dans ce train, en quelques minutes, j'avais tout gâché ! J'avais ruiné toutes mes chances de la connaître et de comprendre pourquoi je l'avais vue en rêves avant de la rencontrer.

Dehors, le paysage changea. Il devint plus accidenté. Le TGV filait entre des montagnes. On s'approchait de Nîmes. Je regardai le reflet de mon visage dans le double vitrage du train. Qu'aurais-je pu espérer ? Pourquoi regrettais-je tant cette rencontre manquée ? Quelle relation aurait-on pu avoir, elle et moi ? Un homme de quarante-neuf ans et une fille de vingt-trois, vingt-quatre ans peut-être ? Amis ? Amants ? C'était ridicule ! Et puis... elle était belle et moi j'étais moche, vieux, ridé... J'aurais pu être son père, ou un ami de celui-ci... en effet. Que s'était-il donc passé avec son lui ? Il les avait quittées, elle et sa mère ? Et il cherchait à la

revoir ? Je ne saurai jamais... J'étais abattu : tant de rêves d'elle, tant de désirs de la connaître, et ce besoin taraudant de comprendre pourquoi je l'avais vue, rêvée, bien avant de la rencontrer. Quel sens avait tout cela ? Qui était-elle ? Que représentait-elle ? Se pouvait-il que l'on puisse voir l'avenir dans ses rêves ? Ou, pouvait-on se trouver connecté à une autre âme comme cela et percevoir ses pensées à distance ? Partager sa vie, son passé ? Ou bien, l'avais-je connue dans une vie antérieure ? Les questions se bousculaient dans ma tête et je n'avais aucune réponse. Mais cette dernière question me troubla profondément... car elle semblait être la clé de ce mystère. Je ne le saurais jamais.

Malgré toutes les études scientifiques sur le fonctionnement de notre cerveau, sur notre intelligence, et bien que l'on sache beaucoup de choses sur les zones cérébrales, leurs activations et leurs rôles... nous ne savions absolument rien de l'âme et de sa localisation. L'âme, au sens scientifique, c'est ce qui fait notre personnalité, nos goûts, notre caractère, notre différence d'avec les autres. Nos pensées, nos désirs, nos rêves, notre conscience... que sont-ils ? Où sont-ils ? L'âme a-t-elle une existence propre, indépendante de notre cerveau ? Est-ce une énergie qui vient nous habiter à notre naissance et nous quitte à notre mort comme le suggèrent certaines religions ? Que sont ces vingt grammes que nous perdons quand nous mourons ? Le poids de notre âme qui s'envole ? Se pourrait-il que cette âme soit capable de voyager hors de notre corps, à travers l'espace et le temps ? Et se réincarner dans une autre vie ? Ou bien, simplement, notre cerveau peut-il atteindre un niveau de conscience, la nuit, qui nous permet de voir des choses très loin dans le futur ou le passé ? De se connecter à une autre âme ? Comment avais-je pu voir cette fille dans mes rêves ? Cette question tournait en boucle dans ma tête à m'en rendre fou ! J'étais persuadé qu'elle détenait la solution ou, du moins, que si nous avions pu passer du temps ensemble nous aurions pu comprendre ce mystère et répondre à ces questions. Mais tout cela était bel et bien foutu à présent.

L'excitation de cette rencontre retombant, je me dis que je m'égarais, que je ne prenais pas le problème par le bon bout : j'avais imaginé une fille, une femme idéale, un fantasme, j'avais rêvé d'elle souvent et puis j'avais flashé sur cette fille à la Gare de Lyon parce qu'elle lui ressemblait beaucoup, ou parce que je voulais qu'elle lui ressemble. Ce ne pouvait être que cela... Il n'y avait pas d'autre explication. Cela me calma durant cinq minutes. Mais les questions revinrent très vite : comment expliquer, alors, que je connaissais ses goûts en matière de thé, de musique, de livres, et même que je savais tout sur sa « première fois » ? Le prénom de son petit copain ? Pur hasard ? Non, non, non... À ce niveau-là, c'était

impossible... J'étais perdu, je n'arrivais plus à penser à autre chose qu'à « Elle ». J'avais le sentiment que toute ma vie tournait autour d'elle et que cette rencontre en était le point d'orgue... Et j'avais tout fait capoter. Je me sentais misérable.

Le train arriva enfin à Montpellier. Je pris le tramway pour me rendre à l'hôtel où je descendais habituellement, à deux pas de l'Université. Les chambres y étaient confortables et le restaurant suffisamment varié pour y passer une semaine agréable. Enfin... c'étaient surtout leurs tarifs qui collaient avec les barèmes de remboursement du labo ! Bref, une fois mon sac déposé dans la chambre, je partis rejoindre mon collègue au labo d'intelligence artificielle et nous nous attelâmes à la mise au point de notre système capable de comprendre les intentions d'un humain à partir de son comportement sur Internet.

Le troisième soir de cette semaine, alors que je rentrais à l'hôtel vers vingt heures trente et que je prenais la clé de ma chambre, j'aperçus une jeune femme rousse assise au fond du salon. Enfoncée dans un fauteuil moelleux, couleur lie de vin, elle était plongée dans son épais roman. C'était elle ! Que faisait-elle là ? Ma gorge se serra à mesure que je m'approchais d'elle. Quand je fus enfin à côté, elle leva les yeux vers moi, referma son livre d'un coup et se contenta de me dévisager en silence. Je me sentis obligé de parler le premier :

- Bonsoir, que faites-vous ici ? Vous attendez quelqu'un ?
- Oui, vous !
- Moi ? Mais comment avez-vous su que j'étais ici ?
- Vous vous souvenez du jeu dans le TGV ?
- Oui...
- Un hôtel près de l'Université Montpellier II, c'était assez facile à deviner !
- Il y en a plusieurs dans le quartier...
- J'ai eu de la chance, j'ai trouvé au deuxième essai.
- Pourquoi êtes-vous là ?
- Un truc m'embête dans ce que vous m'avez dit dans le train. Je n'arrête pas d'y penser. Comment savez-vous pour « ma première fois » avec Cédric : dans le champ de maïs ? Mes parents n'en ont jamais rien su. Ils n'ont jamais su ni quand, ni où, ni avec qui.
- Ils ne connaissaient pas Cédric ?
- Non. Ce a été un moment de folie J'ai eu envie de faire cela avec lui ce jour-là. Mais il n'a jamais été mon petit ami. Alors, si ce ne sont pas mes parents... qui vous a

renseigné ? C'est Cédric ? C'est lui qui vous envoie ? Pour me retrouver ? Vous êtes une sorte de détective privé ?

- Non. Je ne connais pas Cédric, je suis désolé. Aussi incroyable que cela puisse paraître, je vous ai dit la vérité : j'ai réellement rêvé de vous et vu des bribes de votre vie. Je vous ai « connue » avant même de vous rencontrer, j'ai vécu des moments importants de votre vie auprès de vous, en rêve... Nous avons beaucoup parlé aussi... Je vous assure qu'il n'y a pas d'entourloupe. Je ne sais pas pourquoi c'est ainsi et cela me perturbe beaucoup aussi. Quand je vous ai vue, à la Gare de Lyon, j'ai tout de suite su que c'était vous...
- Et dans vos rêves nous étions amants ? Elle me regarda de travers, avec un petit rictus moqueur.
- Oui... Non ! Enfin, c'est plus compliqué que cela. Des fois oui, en effet, dans certains de mes rêves nous étions amants, et d'autres fois non, nous étions simplement amis, ou disons « frère et sœur ». Cela me gêne beaucoup de vous parler de mes inventions nocturnes, car certaines étaient de pures fantômes... Mais ce qui est certain, c'est que vous êtes bien réelle et que je vous connais parfaitement, sans jamais vous avoir rencontrée. J'aimerais en savoir plus sur vous, sur tout cela, sur ce qui me relie à vous...
- Nous pourrions peut-être en parler ailleurs qu'ici ?
- Oui... Je peux vous inviter à dîner ?

Elle accepta et nous nous installâmes à une table, dans un coin tranquille du restaurant de l'hôtel. Pour moi ce fut un moment extraordinaire : j'étais enfin assis en face d'elle et nous allions faire connaissance pour de bon... Durant l'apéritif, nous parlâmes peu. Nous nous regardâmes en silence, un peu gênés par l'aveu du contenu érotique de mes rêves. En l'observant de près, des images me revinrent de son visage tout proche du mien, de ses lèvres entrouvertes prêtes à m'embrasser et de son corps serré contre le mien. Cela me troubla. Je la revis également courant nue dans ce champ, sa peau blanche couverte ça et là de quelques grains de beauté, dont un sur son sein droit. Ah... Ses jolis seins, fermes et gonflés par le désir de devenir femme... Elle dut lire dans mes pensées, car elle me sourît avec malice et rougit légèrement en baissant la tête. Elle regarda mes mains sur la table qui faisaient tourner nerveusement mon verre de whisky, puis releva ses magnifiques yeux marron vers moi et me demanda :

- Vous êtes beaucoup moins loquace que dans le train. Seriez-vous intimidé ? Elle rit.

- Pardon... Je repensais à tous ces rêves, à toutes ces images de vous gravées dans ma mémoire... Et vous êtes là, en face de moi, ce soir. Il y a de quoi être perturbé, non ? Je connais beaucoup de choses sur vous, même des choses très intimes, mais – et c'est ridicule – je ne sais même pas comment vous vous appelez !
- C'est étrange, en effet ! Et elle rit encore.
- Comment vous appelez-vous ?
- À vous de deviner ! Elle eut un sourire coquin qui me désarma.

J'essayai d'imaginer un prénom qui lui irait bien. Aucun ne trouvait grâce à mes yeux. Aucun ne faisait écho à sa beauté et à sa fraîcheur. Il lui fallait un prénom ancien et moderne à la fois, un prénom qui soit celui d'une femme et d'une petite fille, un prénom romantique, doux et dynamique... Alors que j'allais risquer un prénom commençant par un « A », la serveuse se présenta à notre table et demanda si nous avions fait notre choix. Je n'avais pas encore jeté un œil au contenu de la carte, mais la jeune fille en face de moi dit que nous étions prêts à commander. Elle me regarda avec un air de défi et me demanda de choisir pour elle. Elle posa ses coudes sur la table, son menton sur ses points, et me fixa en se délectant de mon embarras. Elle était contente de son petit jeu ! Contentée de m'avoir mis en difficulté et de regarder comment j'allais m'en sortir.

Elle me mettait à l'épreuve. Je devais réussir ce défi pour trouver grâce à ses yeux.

- Pour Mademoiselle... ça sera... une entrée de crudités au vinaigre balsamique, puis... un dos de saumon avec riz et petits légumes, et enfin... un nougat glacé au coulis de fruits rouges. Et pour moi... euh... donnez-moi la même chose !
- Très bien, vous souhaitez du vin ?

Je regardais ma jeune compagne. Elle leva les sourcils et m'interrogea du regard avec cet aplomb et ce petit sourire qui me mettait au pied du mur.

- Oui, un Graves, 2012.
- Merci, Monsieur, Madame, je vous souhaite un bon appétit...

La serveuse s'éloigna. Ma compagne fit la moue.

- Bravo ! Sans faute ! Comment avez-vous trouvé ce qui me ferait plaisir ? Vous me connaissez donc à ce point ? Je suis très impressionnée !

- Je dois avouer que je ne sais rien de vos goûts alimentaires. Je n'ai jamais rêvé de cela. J'ai improvisé : à votre silhouette j'ai deviné que vous faisiez attention à votre ligne, que vous faisiez du sport et mangiez certainement équilibré. Les crudités et le saumon me semblaient bien adaptés.
- Le nougat glacé n'est pas très équilibré !
- En effet, mais vous êtes pleine de paradoxes, et très gourmande. Si vous faites attention et pratiquez du sport, c'est pour vous accorder des petits plaisirs de temps en temps. Les fruits de saison me semblaient un peu trop austères pour terminer ce dîner. J'ai eu le sentiment que vous aimeriez un peu de douceur et de plaisir fondant sur la langue - elle me regarda, amusée, avec son petit sourire coquin au coin des lèvres - et quoi de plus doux qu'un nougat glacé au coulis de fruits rouges ? C'est aussi un dessert qui a du caractère et qui offre des saveurs contrastés.
- Belle analyse ! Et pour le Graves ? Comment saviez-vous que c'est mon vin préféré ?
- Je ne le savais pas. J'ai hésité entre un blanc et un rouge. Le blanc aurait été plus judicieux avec le poisson, mais j'ai pensé qu'il avait tendance à vous énerver. Surtout le soir.
- Exact !
- Donc, du rouge... Je me suis dit que vous étiez un peu jeune pour vous délecter d'un Bourgogne. Trop lourd, trop chargé. Un vin de la Loire était trop léger. Vous aimez probablement les vins qui ont du corps, qui ont un goût prononcé, du caractère. Un Bordeaux me semblait bien adapté. J'ai hésité entre un Saint-Émilion et un Graves. Le Graves est chargé de saveurs intenses, il est plus brut, plus entier, il viole la bouche quand il pénètre par les lèvres et emplît le palais de toutes ses saveurs, mais il procure un plaisir rond quand il s'attarde sur la langue puis laisse un sentiment de plénitude quand il glisse dans la gorge. Cela devait mieux vous correspondre...

Tout le temps de mon explication, elle m'observa avec intensité. Ses yeux exprimèrent tour à tour de l'admiration, de la curiosité, de l'amusement, mais aussi, un court instant, ils laissèrent échapper des relents de mélancolie... À qui ou à quoi pouvait-elle penser ? À son père ? Se rappelait-elle des moments de complicité avec lui ? Son sourire se figea au moment où son regard s'embruma et qu'elle se perdit dans ses pensées. Ses lèvres s'entrouvrirent, laissant apparaître des dents blanches d'enfant, fines et légèrement écartées. Je fus réellement attendri par le visage de la petite fille fragile, rêveuse et blessée qu'elle laissa apercevoir à cet instant. Mais cela ne dura que l'espace d'une seconde. D'un battement de cils, elle se ressaisit, se cala

contre le dossier de sa chaise et afficha de nouveau le masque de la femme indéchiffrable et sûre d'elle.

Durant tout le repas, je fus sur un petit nuage : à quelques dizaines de centimètres de son visage, mon regard était plongé dans le sien. Son visage et ses yeux étaient mon horizon et l'univers autour de nous avait totalement disparu. J'étais seul au monde avec elle, comme dans mes rêves. Elle souriait tout en me parlant de son enfance, de sa vie, de ses passions. Elle se trémoussait parfois sur sa chaise, ou tortillait ses mains nerveusement, en évoquant des sujets plus intimes, comme ses différents amants, sa première fois, ou son envie de fonder une famille avec un homme qui partage sa vision de la vie. Elle roulait des yeux en riant quand je sortais une grosse bêtise, dodelinait de la tête quand je lui parlais de mes erreurs passées et buvait mes paroles en tortillant ses mèches de cheveux autour de ses doigts quand je lui racontais mes rêves et mes espoirs. Elle était entière, passionnée, bouillonnante, enthousiaste, et surtout... surtout magnifique et bien réelle ! Sa voix suave et mélodieuse, aux éclats enfantins, me procurait des frissons de plaisir. Elle me transmettait une énergie que je n'avais jamais ressentie auparavant. Lorsque je lançais quelques blagues, pour l'amuser, ses éclats de rire me transportaient de bonheur et me donnaient l'impression d'être un homme exceptionnel.

Ce dîner fut un délicieux moment de partage, de tendresse et de complicité. Tout était si simple et si naturel avec elle. Nous parlâmes de choses très personnelles comme si nous nous connaissions depuis longtemps et que nous avions toujours été des amis proches. J'eus cet étrange sentiment que toute ma vie n'avait été, jusqu'alors, qu'une succession d'instantanés vides passés à l'attendre, et que ce soir je vivais enfin, réellement, pour la première fois. Il ne pouvait en être autrement : nous nous connaissions bien avant de naître. Sinon, comment expliquer cette complicité qu'il y avait entre nous, sans barrières ni tabou ? Qu'étions-nous avant ne nous retrouver dans cette vie ? Des amants, un frère et une sœur, un père et sa fille, de simples amis ? Je n'en savais rien, mais ce qui m'importait, à ce moment-là, c'était que l'on ne se quitte plus, qu'elle soit toujours là, auprès de moi. Mais à quel titre, me direz-vous ? Je n'en avais aucune idée et je ne voulais pas m'en soucier. Pourquoi devons-nous toujours tout ranger dans des boîtes et mettre des étiquettes dessus ? Ne pouvons-nous, simplement, nous contenter de vivre les choses comme elles viennent ? En profiter, sans se poser de question ? Sans mettre des catégories sur nos relations ? Elle était là, je l'avais enfin retrouvée, et c'est tout ce qui importait pour moi.

Le repas terminé, il y eut un petit instant de flottement. Elle m'observa puis fronça les soucis en me disant :

- Je tiens à m'excuser pour ce qui s'est passé dans le TGV. Je me suis emportée parce que j'ai cru que c'était mon père qui vous avait raconté ce que vous saviez sur moi... pour m'aborder et tenter de me faire revenir vers lui... C'était nul ! Je suis désolée. Avec tout ce que vous m'avez dit ce soir... je dois bien me résoudre à vous croire. Mais, si vous avez rêvé ainsi de moi, pourquoi n'ai-je jamais rêvé de vous ?
- Je ne sais pas.

Il y eut, de nouveau, un long moment de silence. Elle me regarda droit dans les yeux et fouilla mon âme et mes pensées. J'essayai de soutenir son regard, mais c'était perturbant et gênant. La serveuse vint me sauver en déposant l'addition. Je tournai la tête vers elle et lui demandai d'inscrire la note sur la chambre 542. Mon invitée me remercia et posa sa main une seconde sur la mienne pour donner plus de solennité à sa gratitude. Elle me dit qu'elle devait y aller, car elle avait cours de bonne heure demain matin. Lorsque je lui demandai si nous nous reverrions, elle me répondit « Peut-être... » avec un sourire malin. Comme tous les hommes, je déteste cette réponse typiquement féminine qui veut parfois dire « oui » et parfois dire « non », mais qui signifie toujours qu'elles veulent garder la main dans le jeu de la séduction et nous laisser mourir de désir de les revoir. Mais dans le cas présent, elle se donnait, « peut-être », le temps de réfléchir à tout cela... Je l'accompagnai dehors, devant l'hôtel. Elle me serra la main timidement puis s'en alla d'un pas rapide et sans se retourner.

Le cœur lourd, je rentrais dans l'hôtel, pris l'ascenseur et montai à ma chambre. Certain de ne pas arriver à dormir, je pris un bain chaud, très chaud, et décidai d'y rester jusqu'à ce que je me dissolve dans l'élément liquide. Je me sentais vide et totalement désespéré. Mourir maintenant m'aurait semblé une bonne fin. Partir en douceur dans cette eau chaude et réconfortante... Après une si belle soirée, après ces instants passés auprès d'elle, qu'est-ce qui pourrait encore agiter mon cœur et me donner l'envie de vivre ? À quoi bon continuer sans elle ? Elle avait toujours été là, dans mon esprit, dans mes songes, et aujourd'hui elle était bien réelle. J'avais envie de la revoir, envie de passer du temps avec elle, de l'aimer, de la protéger. Mais cela avait-il un sens ? J'avais bientôt cinquante ans et elle... probablement vingt-trois. Étais-je amoureux ? Je n'en savais rien. Il me semblait que ce n'était pas que cela. Bien évidemment je ressentais l'attirance qu'a un homme pour une femme, j'avais envie

d'elle. Mais au-delà de ce désir, je sentais qu'il y avait en moi d'autres sentiments plus profonds : l'amour d'un père pour sa fille, l'amour d'un frère pour sa sœur, et même la tendresse d'un ami fidèle. Cela semblait fou, mais j'aimais cette fille de quatre amours différentes. Étranges sentiments. Indéfinissable lien.

Je trempais depuis quelques minutes dans l'eau chaude quand j'entendis timidement frapper à la porte :

- Monsieur ? C'est le service d'étage !
- Un instant, j'arrive !

Je sortis du bain rapidement, me séchai sommairement, et mis une serviette autour de ma taille. Le service d'étage ? À cette heure ? Quelle était donc cette plaisanterie ? Prudemment, j'ouvris la porte en mettant un pied derrière, prêt à la refermer en cas d'agression.

Elle était là. Appuyée contre le montant de la porte, me regardant droit dans les yeux, sans expression, sans sourire.

- Je peux entrer ?
- Euh... oui... bien sûr, mais comment avez-vous... ?
- Vous avez donné votre numéro de chambre à la serveuse.
- Ah oui ! Évidemment. Entrez...

Je refermai la porte derrière elle et l'accompagnais au fond de la chambre. Elle ne dit rien et balaya la pièce du regard. J'étais mal à l'aise : embarrassé de me présenter à elle dans cette tenue peu décente et conscient de ce pour quoi elle était là. Ce n'était pas ce que je voulais. Elle évita mon regard et se contenta de fixer mon torse nu. Elle y posa ses doigts délicats, caressa ma poitrine puis remonta doucement jusqu'à mon cou. Elle effleura ma nuque, mes joues, mes tempes... Puis elle prit mon visage entre ses mains et l'attira vers ses lèvres. Nous nous embrassâmes timidement, au départ, bien que nos souffles fussent rapides et très excités. Le deuxième baiser fut plus sensuel, plus profond, et le troisième plein de fougue et de désir. Sa langue pénétra ma bouche, nos dents se choquèrent, et le plaisir nous submergea. D'un geste rapide, elle ôta ma serviette pendant que je déboutonnai fiévreusement sa robe. Je la fis glisser à ses pieds et découvris, émerveillé, le grain de beauté qu'elle avait juste au-dessus de son sein droit. Mes doigts caressèrent la peau blanche et fine de ses épaules, puis descendirent au milieu de son dos pour ôter l'agrafe de son soutien-gorge. Le frêle vêtement ôté, je lançai ma langue et mes lèvres à l'assaut de ses tétons fermes et tendus de désir. Elle se cambra

légèrement en arrière pour m'offrir toute sa poitrine et, de ses deux mains, plaqua ma tête contre son sein gauche pour profiter pleinement du plaisir de ma succion.

Elle s'étendit sur le lit et m'invita à venir la rejoindre. Pendant un court instant, j'ai hésité, je suis resté debout, nu devant elle, en me demandant ce que je faisais. Nous avons vingt-cinq ans d'écart et elle aurait pu être ma fille. Même si c'était un bonheur immense et une occasion unique pour un homme de mon âge de faire l'amour à une fille aussi jolie et désirable, je ne pouvais pas faire cela... Je ne voulais pas tirer un coup dans ma chambre d'hôtel avec une étudiante... Non... Et surtout pas avec elle ! Pas là, pas comme ça ! Elle dut lire dans mes pensées. Pour m'aider à surmonter mes doutes, elle fit glisser lentement son slip le long de ses jambes et me le jeta à la figure en riant. Son geste de défi et la vue de son pubis rasé de près me firent perdre la tête. Je me mis genoux au bord du lit, lui écartai les jambes et plongeai ma tête au creux de son intimité. Enivré par ses essences de jeune fille, mes lèvres embrassèrent le délicat velours de son sexe et ma langue fouilla chaque repli de son abricot pour récolter le délicieux nectar qui en perlait. Je m'attardai longuement sur son clitoris gonflé. Je le fis rouler sous ma langue et le suçotai délicatement, pour lui offrir le plaisir qu'elle demandait. Je vis ses mains agripper les draps, son corps se cabrer et, quelques instants après, ses jambes tressauter de convulsions incontrôlées.

Elle repoussa ma tête d'un coup et referma ses cuisses comme pour contenir la jouissance qui envahissait son bas-ventre. Puis, encore toute étourdie par cet orgasme inattendu, elle m'attira au-dessus d'elle et me guida pour que je la pénètre. Mais je ne pus pas. Ma virilité me fit défaut. Malgré sa douceur, ses baisers et ses caresses encourageantes, je ne pus jamais trouver la raideur nécessaire à cet instant. Cruelle humiliation ! J'avais trop de pensées contradictoires dans mon esprit, trop d'images d'elles issues de mes rêves, et trop de sentiments confus à son égard, pour désirer l'union de nos deux corps.

Elle le comprit, je pense. Elle me dit « Ça ne fait rien. Il est tard, dormons ! Demain j'ai cours ». Nous nous glissâmes sous les draps. Je m'allongeai sur le dos et elle se blottit contre moi, son nez dans mon cou. Elle caressa distraitement les quelques poils sur ma poitrine et s'endormit presque immédiatement. Ah... Mon enfant, ma petite fille ! Je n'osais pas bouger de peur de la réveiller. Je restais ainsi, de longues minutes à regarder le plafond, en cherchant à comprendre ce qu'il se passait en moi. Elle était là, tout contre moi... Enfin réelle, enfin palpable et c'était un bonheur indescriptible... un vrai miracle ! Pourtant je ressentais une

immense tristesse au fond de moi. Quelle allait être la suite de tout ceci ? Allais-je la revoir le lendemain soir ? Ou nous quitterions-nous au petit jour ? Qu'allait-elle décider ? Je n'en avais aucune idée. Le sommeil finit par me prendre et je dormis à poings fermés jusqu'au petit matin.

Encore tout engourdi et les yeux mi-clos, j'entendis le bruit de la douche dans la pièce à côté. Je ne l'avais pas sentie se lever. J'attrapai le téléphone pour commander deux petits déjeuners en chambre et attendis que le bruit de la douche s'arrête. Ensuite, ce fut le calme complet. Il n'y eut aucun autre bruit dans la salle de bain. Il se passa deux ou trois minutes avant que je me lève et que j'aie vu ce qu'elle faisait. La salle de bain était vide. Le bruit de douche provenait de la chambre à côté. Ma belle étudiante s'était envolée sans que je m'en rende compte, et sans un mot.

Je l'ai cherchée toute la journée, près de sa fac. J'ai arpenté son campus en tous les sens en espérant la croiser. À midi, j'ai traîné près des cafétérias, des restaurants et des bars, mais je ne l'ai pas vue. J'ai passé le reste de la semaine à la chercher dans tout Montpellier... J'en ai totalement oublié ma faim, mon travail et mes réunions. Je devais rentrer le vendredi soir sur Paris, mais j'ai modifié mon billet pour rester encore le week-end. J'ai fouillé tous les lieux fréquentés par les étudiants, le jour et la nuit, mais sans aucun succès.

Je suis retourné à Montpellier des tas de fois, depuis, pour mon travail. Et à chaque fois, j'ai passé mes soirées à la chercher ou à l'attendre à mon hôtel, mais en vain. Elle s'est évanouie. Ce qu'il me reste d'elle, c'est l'image gravée dans ma mémoire de sa tête inclinée, lisant Anna Karénine dans le TGV, des reflets roux du soleil dans sa chevelure magnifique, de son visage à quelques centimètres du mien, au restaurant... la douceur de sa peau sous mes doigts, la volupté de son parfum délicat, sa voix sensuelle et caressante, la chaleur de son corps contre le mien, sa tête dans mon cou... Je n'ai plus que ces images d'elle, ces sensations et ces souvenirs, mais le temps les efface peu à peu. Je ne comprends toujours pas comment, ni pourquoi, j'ai rêvé d'elle avant de la rencontrer. Ni pourquoi elle a disparu comme ça. Je ne saurai jamais ce qui nous liait.

Bref... Toute cette histoire pour vous dire, Michel, que je ne veux plus que vous m'opériez...
- Voyons Nicolas, je ne peux pas !

- Non, laissez-moi vous expliquer : nous nous connaissons depuis des années, Michel, nous avons travaillé ensemble sur la structure du cerveau, vous m'avez beaucoup aidé, en tant que spécialiste et chirurgien, dans mes travaux sur la mémoire et l'apprentissage. Nous avons passés des journées à comparer nos connaissances sur le fonctionnement de cet organe fascinant... Grâce à vous j'ai fait énormément progresser nos modèles informatiques de réseaux de neurones... Nous savons, vous et moi, que cette opération va certainement m'ôter dix ou quinze pour cent de mes facultés mentales... Alors... J'ai bien réfléchi depuis que je suis dans ce lit d'hôpital : je vous conjure de ne pas faire cette opération. Laissez-moi avec toutes mes capacités... Au nom de notre amitié !

- Nicolas, vous savez bien que ce n'est pas possible ! Vous avez une vilaine tumeur située à la frontière du lobe temporal gauche et de l'hippocampe. Si nous la laissons en place, elle va grossir et provoquer des crises d'épilepsie plus importantes que celles que vous avez connues jusqu'à présent, elle va aussi accroître les symptômes de la Malade d'Alzheimer que vous commencez à ressentir. Au rythme où elle progresse, vous n'aurez plus aucune autonomie dans quatre ou cinq mois. Vous serez comme ces personnes âgées à qui l'on doit tout faire. Il est probable que vous mourriez dans dix mois ou un an... Je dois vous opérer demain matin pour vous donner une chance de vivre. Je comprends que vous soyez angoissé à l'idée de cette opération, mais faites-moi confiance !

- Je vous fais confiance Michel, là n'est pas le problème. Vous êtes un des meilleurs chirurgiens du cerveau, dans le monde. On se connaît depuis tant d'années que je peux mettre ma vie entre vos mains sans crainte. Non, le problème, et vous le savez aussi bien que moi, c'est que vous allez toucher à une zone du cerveau qui s'occupe de la mémoire à court et moyen terme. Ou plutôt je devrais dire : de la mémoire émotionnelle. Si vous m'opérez, il est certain que je n'aurai plus aucun souvenir d'avoir rencontré cette fille. J'aurais peut-être encore des souvenirs de mon enfance, de mon adolescence, mais plus rien concernant ma vie d'adulte de ces dernières années. Or, tout ce qu'il me reste aujourd'hui, c'est ce souvenir d'elle et l'espoir de la retrouver, de retourner à Montpellier et de la revoir. Il y a un sens à mes rêves, ils signifiaient quelque chose, j'en suis certain. Je la retrouverai et je saurai... Laissez-moi faire cela auparavant. Je reviendrai ensuite me faire opérer et elle sera là pour me soutenir.

- Nicolas... Vous n'avez plus de temps de perdre à la chercher. Il est urgent de vous opérer, maintenant, et de vous sauver. Et puis... il est possible que ce souvenir, cette rencontre, cette fille, cette soirée avec elle, tout ceci ne soit que le fruit de votre imagination. Il est probable que vous ayez inventé toute cette histoire à partir de vos rêves de jeunesse, que ce soit un

souvenir entièrement construit par votre cerveau : un mélange entre la réalité, vos rêves et vos désirs. Vous avez rêvé d'une fille, il y a longtemps, et comme vous désiriez la rencontrer avant votre mort, votre esprit perturbé par la tumeur a pu créer ce souvenir de toute pièce. Vous comprenez ? Il est probable que ce soir un « délire » de votre cerveau, provoqué par le cancer... C'est pourquoi il est urgent d'opérer, avant qu'il ne soit trop tard !

- Je comprends votre point de vue, Michel, mais je peux vous assurer que je n'ai pas imaginé cette rencontre, ni cette nuit. Mes mains, mes lèvres, mon corps s'en souviennent, elle était réelle. Si j'avais imaginé toute cette histoire, ne croyez-vous pas que ça se serait terminé différemment ? Par pitié, Michel ! Laissez-la-moi ! Je n'ai plus qu'elle, plus que ce souvenir auquel me raccrocher aujourd'hui. Je dois la retrouver, je dois comprendre... ma vie ne veut rien dire sans elle ! Si vous m'opérez, je ne me souviendrai plus de rien, je ne me rappellerai même plus que je l'ai rencontrée dans le TGV...

- Je suis désolé, Nicolas, mais je suis votre médecin et je ne peux pas vous laisser dans cet état. Et en tant qu'ami, je ne peux pas vous laisser ruiner votre vie pour une rencontre très certainement imaginaire, provoquée par la tumeur.

- Qu'est-ce que la vie sans rêve ? Michel ? Qu'est-ce que la vie sans espoir ? Rien ! Une succession d'instant sans saveur. Peut-on réellement vivre si on n'a pas de but à atteindre ?

Le professeur Michel Barnier se leva du lit et prit la main de son patient avec tendresse :

- Je peux vous assurer que vous aurez encore plein d'autres buts à atteindre ! Dormez, maintenant, il est tard. Je vais vous faire apporter des sédatifs pour vous aider à vous reposer. Rendez-vous demain, huit heures au bloc ! Je vais bien m'occuper de vous, ne vous inquiétez pas. Je vais vous remettre sur pied en un rien de temps. Je vous assure que vous aurez encore de belles années devant vous et que vous vivrez d'autres belles histoires, d'autres belles rencontres... Allez. Bonne nuit, mon ami. À demain !